

VILLEVIEILLE DE GANAGOBIE

(Alpes de Haute-Provence)

Paul Courbon

La plateau de Ganagobie vu de la Durance. A gauche, l'abbaye. A droite, avec les remparts dépassant de la végétation, le site de Villevielle.

Pour la plupart des gens, Ganagobie évoque l'abbaye du même nom. Peu de personnes savent que le plateau où se dresse l'abbaye recèle d'autres vestiges importants de l'occupation humaine. En ce qui me concerne, il m'a fallu attendre 2014 pour découvrir les remparts étonnants de Villevielle, à l'extrémité nord du plateau. Ce site exceptionnel a fait l'objet d'études et de publications et, en particulier, de fouilles entre 1997 et 2001 [5]. Mais, il m'a paru utile de faire une critique de ce dernier travail et d'y apporter quelques précisions. Certains aspects importants ont été occultés et nous ne sommes pas d'accord avec certaines interprétations ; nous en discuterons plus loin.

Le plateau de Ganagobie

Il domine la rive droite de la Durance de 270 à 350 m, semblable à un *navire* ou une *île en plein ciel*, comme l'ont écrit Pierre Martel et Guy Barraol [1]. C'est une butte témoin, ou un affleurement, de molasse miocène*, détaché par l'érosion et reposant sur des marnes oligocènes plus tendres qui ont ainsi été protégées. Le plateau est en pente du nord (717 m) vers le sud (640 m) et l'épaisseur de la couche de molasse varie d'une trentaine de mètres au nord à moins de 20 m au sud.

Rappelons que la molasse est une roche sédimentaire détritique, c'est-à-dire formée en majorité de débris d'autres roches décapées par l'érosion et qui se sont amassées au fond d'une étendue d'eau (lac ou mer) avant d'émerger. Ici, la molasse est formée de grains fins de sable avec un ciment calcaire. De ce fait, la molasse a souvent servi de pierre de construction, ici utilisée lors de la restauration de l'abbaye de Ganagobie. De plus, le côté abrasif dû à sa teneur en grains de sable l'a faite utiliser pour la confection de meules dont on en trouve de nombreux spécimens sur le plateau.

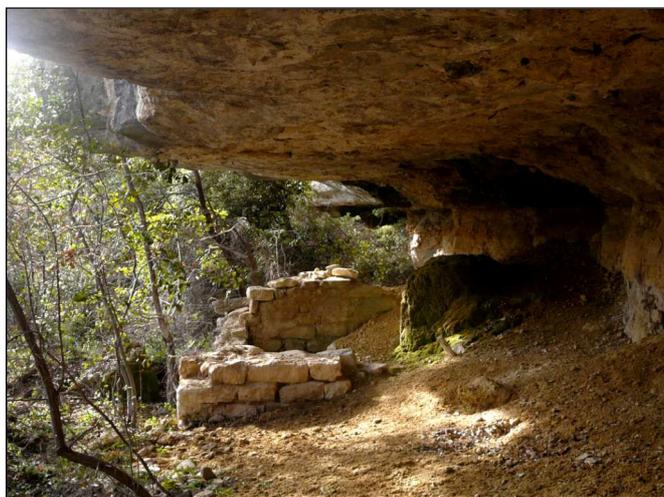
* *Le miocène constitue le troisième étage de l'ère tertiaire, il s'est constitué entre -2 et -5 millions d'années.*

VILLEVIEILLE ET SON REMPART

Ce site a été beaucoup moins étudié que le monastère, élément phare du plateau. Une campagne de fouilles a été effectuée de 1997 à 2001 [5]. On possède très peu d'archives à son sujet et beaucoup des synthèses le concernant relèvent plus d'interprétations que de certitudes. C'est pour cette raison que je m'y suis intéressé.

Histoire du site

Les traces de l'occupation humaine du plateau sont anciennes et de nombreux artefacts depuis l'âge du Bronze ont été retrouvés, mais à certaines périodes, le plateau ne paraît que sporadiquement ou faiblement occupé. Il faut noter qu'au bas des falaises bordant le plateau, sous les strates de la molasse, de nombreux abris sous roches étaient favorable à une occupation troglodyte. On en trouve aussi deux sur la bordure orientale du plateau. Plusieurs de ces abris sont encore visibles, sont-ils à l'origine du peuplement du plateau ? A partir du XI^e siècle, on assiste dans la région à une croissance démographique et à une extension de l'espace cultivé.



L'un des nombreux abris sous roche au pied de la falaise et un abri sous roche en bordure du plateau.



Le prieuré fut fondé au milieu du X^e siècle par l'évêque de Sisteron Jean III et le monastère est affilié à l'abbaye de Cluny en 960-965. A partir du XII^e siècle, le prieuré est reconstruit et embelli par étapes. Peut-on déduire que le peuplement de la partie nord du plateau soit lié à l'importance croissante du monastère et à toutes les activités qui y étaient liées ?

Dans le rapport de fouilles archéologiques de 1997, il est mentionné : *Le site est évoqué pour la première fois en 1150 dans une enquête conduite par Raimond, archevêque d'Arles et Bermond d'Uzès faisant suite aux contestations que souleva à propos de Manosque la succession de Guigue de Forcalquier*. On ne retrouve plus cette mention dans les rapports suivants ni dans l'ouvrage collectif des *Alpes de Lumière* [3]. Il est alors fait mention des premiers écrits apparus en 1206 (*Villa de Podio*) et en 1220 (*castrum seu villam de Podio*) ; enfin *castrum Podio* réapparaît en 1276 (Ou 1274 selon G. Barruol [1]). Ces appellations sont-elles des éléments assez rigoureux pour dater la fortification de Villevieille entre 1206 et 1220 ?

Dans le rapport des fouilles de 2001, autre mention : *Les données archéologiques et architecturales sur le rempart prônent davantage pour un établissement dans la seconde moitié du XII^e siècle*. Seconde moitié du XII^e ou début du XIII^e siècle ? Les données architecturales sont-elles assez précises pour fixer une date à 50 ans près ? Nous rappelons Raymond Collier [2] pour qui : *il est difficile de dater l'architecture militaire de cette région, car pendant des siècles elle a conservé une forme stéréotypée qui évoluait moins que l'architecture civile*.

Les vestiges de Villevieille et son déclin

Quand on examine le plan dressé par Arpan en 1990 [4, p.98-99], on remarque dans la zone de Villevieille les assises de nombreuses constructions. Cela est plus évident sur le plan que sur le terrain : sous le dense couvert forestier, il n'est pas toujours facile de reconstituer les maisons à partir des tas de pierres informes. Seule une topographie relevant les coins de murs encore debout, a permis de faire une reconstitution logique de ces constructions. Elles ont été bâties dans une direction parallèle aux courbes de niveau (Voir le plan), c'est la direction la plus en accord avec la forme du terrain, donc la plus rationnelle. On était protégé du mistral par les pentes au nord-ouest et dès le matin, on recevait le soleil.

Quelques coins de mur émergeant des tas de pierres permettront de reconstituer les maisons sur le plan.



Vue des remparts et de Villevieille sur Géoportail (IGN)

Le solide rempart joint les deux bordures est et ouest du plateau. Cependant, jurant avec leur disposition harmonieuse, les fortifications coupent en deux parties toute la zone des habitations (Voir plan). Deux questions se posent alors : pourquoi le rempart n'englobe-t-il pas toute la zone bâtie et quels éléments ont-ils justifié la construction du rempart à cet endroit précis ? Il n'est pas facile d'y répondre avec certitude, mais les archéologues auraient dû formuler ces questions.

On pourrait penser que suite au développement de l'abbaye, il y avait toute une population de travailleurs ou d'agriculteurs qui s'était établie sur le plateau. Les moines ne désiraient pas qu'ils s'installent à proximité de leur lieu de méditation, leur avaient imposé la partie nord du plateau où l'on retrouve tous ces vestiges de maisons frustes.

Les remparts vinrent-ils après et pour quelles raisons ? Insécurité, un seigneur désirait-il marquer son autorité à cet endroit ? Mais, où aurait été son château ? Une fois le rempart construit, y-aurait-il eu un castellamento, ce qui aurait amené les autres maisons au sud du rempart ?

Concernant cette partie hors remparts, il faut signaler l'avant mur de pierres sèches qui barre tout le plateau une centaine de mètres au sud du rempart. Il ne faudrait pas lui donner une signification militaire ; c'est sans doute un enclos pour délimiter la zone du village où l'on pouvait parquer le bétail (Voir plan).

Cependant, il semble que l'occupation de Villevieille n'eut pas une grande durée et que petit à petit sa population émigra vers les zones plus faciles et plus cultivables situées plus bas sous le plateau. Déclaré inhabité en 1476, Villevieille ne fut jamais réoccupé [1, pp.98-99].

Parmi les causes de désertion, il en est une qui n'a pas été abordée par les historiens : l'eau. Pourtant ce problème de l'eau, vital pour une fortification, avait été abordé dans les fouilles de Rougiers (Var) auxquelles l'étude de Villevieille fait référence [3]. Juste devant l'extrémité orientale des remparts, un sentier abrupt permet de descendre au pied de la barre rocheuse. Il permet d'accéder, une cinquantaine de mètres au nord à une petite grotte fermée par un mur, où de maigres écoulements sur la couche de marnes pouvaient être captés. Mais, ils ne suffisaient certainement pas à

l'abondante population que l'on pourrait déduire du nombre de vestiges de maisons. Les fouilles archéologiques ont-elles révélé des citernes dans Villevieille et les tuiles des toits ou conduits qui auraient pu alimenter ces citernes ? Un bassin lavoir existe au pied des falaises, mais il est beaucoup plus loin, au sud de l'abbaye, en un lieu où il était alimenté par un impluvium beaucoup plus important que celui de la source de Villevieille.



Le mur qui barre la petite source sous Villevieille.

LES REMPARTS

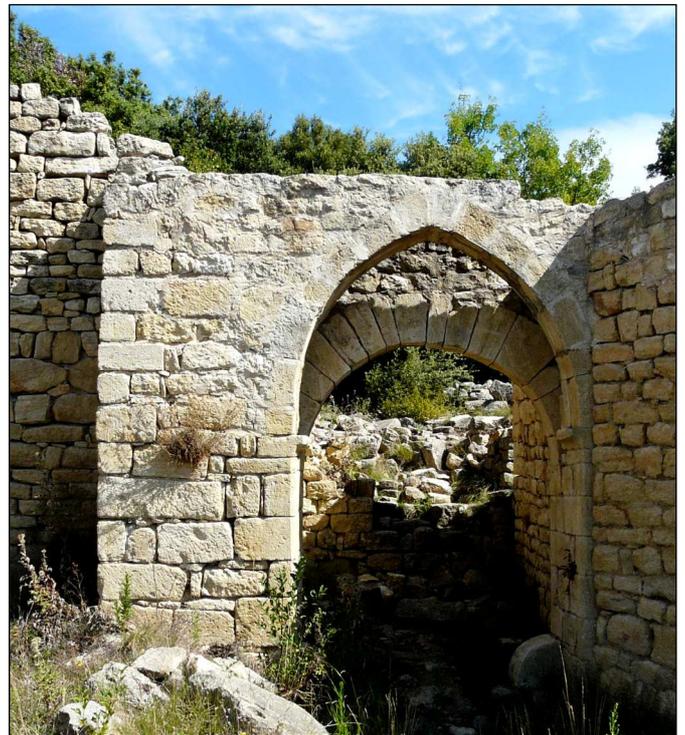
Qu'est-ce qui a motivé la construction des remparts à cet endroit précis ? En ayant une longueur à peine plus grande, ils auraient pu être construits plus au sud et englober plus de maisons. Après examen du terrain, peut-on envisager que les remparts aient été construits juste en deçà de deux points faibles de la ceinture rocheuse entourant le plateau et par lesquels auraient pu être menée une attaque surprise (Plan)?

Description des remparts et de la porte

Quand on débouche du couvert végétal, on est étonné par l'importance de ces remparts longs de 125 m et barrant le plateau sur toute sa largeur. Le regard embrasse une solide muraille de 3 à 6 m de haut et de plus 1,5 m de large qui était précédée par l'enceinte

basse d'une braie. Le rempart est limité côté ouest par une belle tour ronde et côté est par une poterne flanquée d'une archère. Au centre, la vaste construction de l'église écrase par ses dimensions la belle porte centrale qui permettait d'accéder à l'enceinte. La reconstitution des archéologues surmonte cette porte d'une tour qui atteignait une dizaine de mètres de haut, ce qui est fort plausible. Hors la porte, la construction du rempart est assez frustrante. Les pierres sont moins bien taillées et appareillées qu'à Rougiers, par exemple. On ne retrouve par de belles archères comme à Rougiers, ou des vestiges de courtine en haut des remparts. Ce mur imposant suffisait-il en lui-même comme dispositif de défense ?

Quant à la braie, elle avait été topographiée lors du plan effectué en 1990. Mais sa partie orientale a été enlevée lors du dégagement des matériaux encombrant



En haut, la porte centrale obturée 3 m en arrière.

En bas, la masse imposante des remparts précédés des vestiges de la braie.





La tour qui termine le rempart à l'ouest et ce qui reste de la poterne défendue par une meurtrière à l'extrémité est.

les remparts.

La porte centrale est typique des fortifications médiévales. Après restauration, elle comporte deux arcs, l'un plein-cintre et l'autre en ogive, séparés par ce qui ressemble au passage d'une herse, mais que les archéologues ont assimilé à un assommoir. Au pied de l'entrée, deux chasse-roues limitant la largeur d'une charrette autorisée à pénétrer dans l'enceinte.

Il semblerait que cette porte centrale ait perdu son rôle après la construction de l'église-bastion qui la masquait et l'écrasait, lui enlevant son rôle d'observatoire central. Le seigneur ne résidait-il plus à Villevieille et l'accès à cheval ou avec un petit carrosse n'était-il plus nécessaire ? Cet aspect n'a pas été abordé lors de l'étude. La porte fut barrée à quelques mètres en retrait, transformée en une poterne de 0.6 m de large avec une marche de 1 m de haut pour y accéder. En fait, cette marche, dégagée lors des fouilles, correspond à un rehaussement du sol effectué au moment où la porte perdit son rôle. Quand la porte fonctionnait, il y avait certainement un passage entre les braies ouest et est. Les vestiges de braie retrouvés plus de 4 m en avant de la porte, signifient qu'après la condamnation de la porte, on a bouché ce passage.



Le bastion-église vu des remparts, il occulte entièrement la porte d'entrée située juste devant.

plus qu'une protection de principe contre quelques rôdeurs indésirables.

L'ÉGLISE-BASTION

Adossé au rempart et à l'extérieur de celui-ci, juste contre la porte centrale, s'élève un bâtiment massif de 17 m sur 5 extérieurement. En 1891, il avait été fouillé par le père Jean-Baptiste Gibal, père-abbé de Ganagobie, qui y voyait l'église Saint-Jean-Baptiste élevée dans le troisième quart du X^e siècle par le fondateur de l'abbaye de Ganagobie. En fait, l'église Saint-Jean-Baptiste, plus petite, a été identifiée plus près de l'abbaye. Plus tard, Guy Barraol [1] disait du bastion : *...sans doute salle de garde et non église comme on le croit couramment.*

Dans l'ouvrage des Alpes de Lumière [4], les pages 100-101 issues de la première édition donnent au bastion la même signification. Par contre les pages 259-261 (Sandrine Claude) qui complètent la première édition, assimilent ce bastion à une église, ce qui découle logiquement tous les éléments relevés au cours des fouilles de 1997-2001 [5].

Le bastion fut-il une salle de garde avant d'être une église, ou fut-il bâti dans le projet d'être une église dès le début ? En Provence, on connaît des églises forteresse : St-Victor à Marseille ou aux Saintes-Maries, mais c'était près d'un rivage soumis aux razias sarrasines.



On voit, 2 m à gauche de la porte d'entrée, le mur qui condamnait l'accès à Villevieille.

La quasi condamnation de cette porte et la présence d'une seule poterne à l'est, défendue par une seule archère, laissent supposer que le rempart avait perdu sa fonction de véritable forteresse. Villevieille avait dû perdre de son importance et le rempart n'était



Le non croisement des pierres montre bien que l'Église donjon s'est appuyée sur un rempart déjà existant.

Étude architecturale

L'église a été bâtie à l'endroit des remparts où son axe est le mieux orienté vers l'est, direction symbolique où naît la lumière. Est-ce un choix délibéré ou une coïncidence ? Les dimensions de l'ouverture, dominant le cœur et dirigée vers le soleil levant, sont un compromis entre meurtrière et fenêtre d'église.

L'examen de la maçonnerie montre que les murs de l'église sont venus s'appuyer sur les remparts bien après la construction de ces derniers. Il n'y a en effet aucun croisement des pierres (Photo) et on voit que l'église est venue se plaquer contre les remparts sans qu'aucun ancrage n'ait été prévu. Cela est particulièrement visible sur la porte d'entrée située au centre des remparts.

Un autre aspect architectural mériterait que l'on se pose des questions : coté ouest de l'église, il y a deux amorces de voûtes qui émergent des deux murs nord et sud sur une longueur de 8,5 m. La voûte joignant les deux amorces est maintenant écroulée (Photo). Le fait que des trous de boulins se trouvent un peu au dessus de cette amorce de voûte a fait dire aux archéologues qu'il y avait au départ *un plancher en*



On imagine mal que les amorces de voûte aient été scellées dans un mur déjà bâti, au risque de créer des effondrements. Au fond, il ne restait que la place du cœur, mais aucun espace pour les fidèles. Dans les églises, le cœur est toujours plus haut que la nef, on y accède par des marches. Un étage dans l'église n'a aucun sens.

bois qui a été remplacé à une époque indéterminée par une voûte en berceau plein-cintre, dont les retombées ont été ancrées dans les murs nord et sud de l'édifice. Que l'on m'explique comment on a pu creuser les murs, sur une longueur de 8,5 m pour y ancrer des solides amorces de voûtes. Ne risquait-on pas de voir les murs s'écrouler ou se fendre dangereusement, sapés par une telle entaille ? Pour moi, les trous de boulins ont été creusés bien après écroulement de la voûte.

De plus, ce deuxième niveau prenant les deux tiers de l'église est totalement illogique. Les fidèles situés au niveau inférieur auraient été plongés dans

Le site cousin de Rougiers a fait l'objet d'une étude exemplaire à laquelle se réfèrent les auteurs. Mais sa construction est plus élaborée que celle de Villevieille avec un appareillage plus soigné et un dispositif défensif plus perfectionné.





L'ouverture orientale de l'église, dirigée vers le soleil levant symbolique, semble un compromis entre la meurtrière et la fenêtre classique. Elle est haut placée, donc peu accessible et sa largeur interdit à un homme de s'y introduire.

La vue intérieure, qui a subi les outrages du temps, rend mieux compte de l'étroitesse et de l'exiguïté de l'ouverture. En hiver, l'église devait être triste.

une quasi obscurité. De plus, seuls ceux situés au premier rang de l'étage supérieur auraient pu voir le prêtre pendant le déroulement de l'office, pas les autres. Cela est contraire au rituel d'une messe. L'autel et le cœur dominant toujours les fidèles réunis dans la nef. Les fidèles ne peuvent dominer les symboles divins qu'ils adorent et ils doivent voir le prêtre pour suivre l'office. Les archéologues étudiant un édifice religieux ignoraient-ils le rituel des messes ?

Une seconde hypothèse aurait du être alors envisagée ou exprimée. Au moment de la construction des remparts, n'aurait-on pas aménagé en avant de ceux-ci un local souterrain recouvert par la braie orientale qui précédait le rempart. D'après les plans de 1990, cette braie orientale est d'ailleurs plus large que l'occidentale et les altitudes relevées au cours des fouilles rendent cette hypothèse plausible.

Cela expliquerait le manque d'ouvertures de cette partie. Plus tard, quand la décision fut prise de construire une église, il était pratique et plus économique, après avoir décapé la braie de s'appuyer sur les murs sud et ouest de ce local et de l'allonger vers l'est. On écroula la voûte, ce qui permettait la constitution d'une nef suffisamment longue pour accueillir la population de Villevieille. Les trous de boulins supportant un plancher ne seraient-ils venus qu'ultérieurement, pour une raison à déterminer : l'abandon de l'église ? La confirmation de cette hypothèse nécessiterait une étude détaillée du mur sud à l'endroit où s'arrête l'amorce de voûte.

CONCLUSION

Les fouilles ont été axées sur le rempart et l'église-bastion. Le temps consacré à ces fouilles a été relativement court. Villevieille a été abandonnée depuis trop longtemps pour que l'on possède des éléments certains se rapportant à son histoire, son rôle et les détails de sa construction. Dans le village, les mai-



sons d'une construction frustrée ont laissé des vestiges informes difficiles à reconstituer et un énorme travail de déblaiement resterait à faire. Dans l'église, le déblaiement à la main d'une quantité énorme de décombres s'est effectué en peu de temps. Cela laisse la porte ouverte à de nombreuses questions et réflexions débouchant sur des interprétations qui font l'intérêt de toute étude. Evidemment, toute interprétation doit être accompagnée d'arguments et de contre-arguments pour être acceptable. Il est logique de peser le pour et le contre.



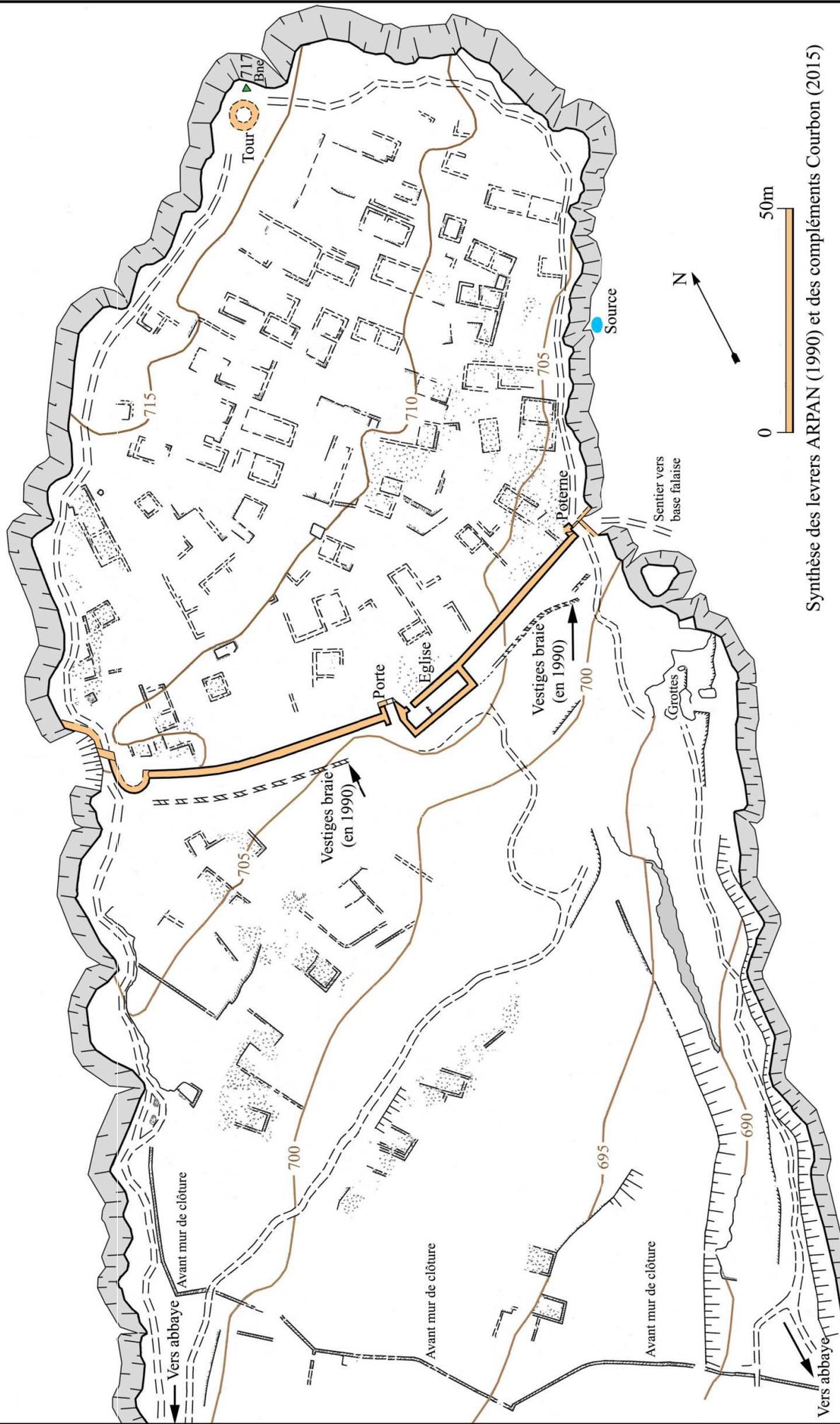
Les vestiges peu étudiés de la tour nord.

BIBLIOGRAPHIE

- [1] Guy BARRUOL, 1977, Provence romane 2, Ed. du Zodiaque, 2^{ème} réed. 436 p., pp. 98-99
- [2] Raymond COLLIER, 1986, La haute-Provence monumentale et artistique, Digne, 730p
- [3] Gabrielle DEMIANS D'ARCHIMBAUD, 1981, Les fouilles de Rougiers, Ed. du CNRS
- [4] Travail collectif, 2004, Ganagobie, mille ans d'un monastère en Provence, Les Alpes de Lumière, 2^{ème} édition augmentée, pp.49-52 et 259-261
- [5] L'église fortifiée de Villevieille à Ganagobie, Document final de synthèse des fouilles (01.08. au 31.08 2001), Archives Mon. Hist., Aix-en-Pr., non publié.

Paul COURBON

SITE DE VILLEVIEILLE DE GANAGOBIE



Synthèse des levés ARPAN (1990) et des compléments Courbon (2015)